

La Commune

ASSOCIATION DES AMIES ET AMIS DE LA COMMUNE DE PARIS (1871) · 2016 TRIMESTRE 4



EN 2011, EN CALIFORNIE

LA « COMMUNE » D'OAKLAND

Voir en page 9

NUMÉRO

68

UNE ACTIVITÉ INTENSE

Depuis le 140^e anniversaire de la Commune de Paris-1871, la vie de l'association a été particulièrement intense. Résumée en quelques lignes, cela peut paraître minime pour certains, mais les Amies et Amis qui ont participé activement à toutes ces manifestations, tant dans leur élaboration que dans leur tenue, peuvent témoigner des nombreux efforts qu'ils ont déployés.

À l'approche du 150^e anniversaire, nos activités ne cessent de croître. C'est toujours un nouveau défi que nous devons relever en cherchant toujours plus de bras pour les réussir.

Il est loin le temps où nous n'avions pratiquement à notre programme que le 18 mars, le banquet, la montée au mur des Fédérés, la fête de l'Humanité et la fête de la Commune. Aujourd'hui, et c'est tant mieux, à ces événements, s'ajoutent des expositions et des inaugurations de plaques en Île-de-France et en province, des « Paris communards », et même une exposition sur les grilles de l'Hôtel de Ville...

Notre association est présente dans les différentes manifestations sociales, rappelant à chaque fois que *« aujourd'hui comme hier, la lutte continue contre la réaction qui veut remettre en cause les acquis des luttes sociales depuis 1871, et contre la politique de revanche et de xénophobie des héritiers des versaillais »*. Nous ne manquons pas de rappeler à chaque fois que la Commune a lutté *« aussi pour une vraie démocratie qui donne sa place au Peuple »*.

Notre présence, à chaque fois, a été saluée par de nombreux manifestants.

Nous fêtons en 2021 le 150^e anniversaire de la Commune de Paris. D'ores et déjà, des initiatives voient le jour, telle la demande qu'une station de métro porte le nom de « Commune de Paris-1871 », qu'a portée fortement l'appel lancé par notre association et signé par de nombreuses personnalités.

Littérature, communication, patrimoine, fêtes et événements, culture, bulletin, comités de provinces vont être de plus en plus sollicités. Il nous faut donc renforcer ces commissions avec l'investissement de nouveaux amis. Appel, que nous réitérerons lors de la réunion des nouveaux adhérents qui se tiendra le samedi 28 janvier 2017.

« Le cadavre est à terre, l'idée est debout. »

À nous donc de continuer de faire connaître les idées des communardes et des communards et leurs œuvres.

Donnons-nous en les moyens en venant renforcer les différentes commissions.

■ **JOËL RAGONNEAU**

EN COUVERTURE

« LONGUE VIE
À LA COMMUNE
D'OAKLAND »

Voir notre article page 9





Yves Lenoir, notre ami

C'est, toutes et tous, avec une grande tristesse que nous avons appris au cœur de l'été le décès d'Yves Lenoir.

D'Yves nous savions tous qu'il était un ami chaleureux, toujours prêt à contribuer à la vie de l'association. Et nous avons des souvenirs de moments fraternels ou joyeux (comme ce restaurant plutôt cosu de Besançon où nous entamâmes à quatre, dont Claudine, sa compagne depuis trente ans, une bruyante *Internationale* !).

Mais j'aimerais d'abord en dire plus sur la vie de cet homme intègre, de ce militant dévoué à la cause du droit et de la justice.

Yves était Normand et était resté attaché à cette origine. Sa maison de Coutances lui tenait toujours beaucoup à cœur ; et il aimait à plaisanter sur l'humidité de cette région ! Chez lui, le sourire n'était jamais loin. Né en 1935 à Orval dans la Manche, de parents petits métayers, excellent élève, il doit tôt aider aux travaux des champs dans une famille qui compte 5 enfants. Plus tard, cependant, il rejoindra le lycée professionnel de Coutances, où il prépare et réussit un CAP de comptabilité. Inscrit ensuite à la faculté de droit de Caen, il y obtient la capacité en droit en 1960.

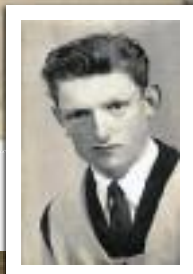
Après avoir travaillé à la sécurité sociale des agriculteurs, puis à Paris aux allocations familiales, il va travailler au journal *La Terre*, au service comptabilité. Il devient journaliste, assurant le remplacement du rédacteur en chef durant les périodes de vacances, et responsable de la page matériel agricole. Bon vivant, il avait choisi pour les pages magazine la rubrique des vins et des fromages !

En 1997, le journal (avec le secteur agricole du PCF et le Secours populaire), décide d'une action de solidarité vers un village au Mali (région de Kayes). Il organise avec un groupe d'agriculteurs, lecteurs du journal, l'alimentation en eau du village. Sous forme de coopérative, une culture maraîchère est mise en place. Les femmes du village organisent la distribution des récoltes. Ainsi une centaine de personnes sera concernée par ce secteur coopératif.

Ces dernières années, il se passionnait pour les Brigades internationales. Il avait rejoint l'ACER (Amis des combattants en Espagne républicaine) en 2010. Il assurait un lien efficace entre nos deux associations. Il venait de faire un article pour notre bulletin sur le bataillon Commune de Paris qui participa à la bataille de l'Èbre. Yves avait ainsi de nombreux engagements militants auxquels il resta fidèle toute sa vie.



Yves pendant
son service militaire
en 1959



À l'âge
de 14 ans



En 1993 il adhère aux Amis de la Commune. C'est là que je l'ai connu, d'abord lors des réunions de la coordination, puis lors des réunions de la commission Culture de notre association. Il fut un des hommes-clés des Amis pendant ces vingt dernières années, où il mena de très nombreux projets. Comme avec la commission patrimoine, la recherche d'une stèle en hommage à un groupe de Fédérés à Bièvres, ou encore lors de l'organisation avec Marcel Cerf de la première visite collective à Satory. Il avait aussi tenu à être membre du comité du Luxembourg dont il avait accompagné les premiers pas en 1995 et assuré le suivi. Il fut à l'origine de notre fête annuelle de la Commune. Il accepta de gérer les finances de notre association. Il fut aussi un responsable de la commission culture sachant l'animer avec un souci de l'écoute et de la démocratie. Mais toutes et tous savaient aussi que lorsque Yves donnait son point de vue, c'était toujours avec des arguments fondés !

Il fut aussi un animateur actif et infatigable du Bulletin de notre association. C'est ici l'occasion de rappeler qu'Yves fut aussi un fin historien de la Commune, alliant une solide érudition à l'exigence de vérité des faits. Sans souci d'exhaustivité, rappelons, « A l'avant-garde de la démocratie sociale » - « La Commune et la Première Internationale » - « Garibaldi et l'armée des Vosges » - « La garde nationale en 1870-1871 » - « Olivier Souète, chansonnier breton et communal » - « Les fusillés de Bièvres, avant-garde de la colonne Duval ? » - « Henri Mortier, modeste mais efficace élu de la Commune » - « La Commune une république laïque » - « Jean-Baptiste Dumay » - « La Commune au Creusot » - « Lyon et la Commune » - « La Commune de Toulouse »...

Jusqu'au bout Yves aura contribué au rayonnement de notre association, jusqu'au bout Yves se sera battu pour que les valeurs de la Commune soient largement partagées, ces valeurs d'égalité, de solidarité, de justice en lesquelles il croyait, mais aussi qu'il pratiquait avec une rare humanité.

Interrogée par Lucien Descaves le 5 juillet 1912, Nathalie Le Mel se rappelait que sa première impression en arrivant à la presqu'île Ducos, où elle séjourna de décembre 1873 à juin 1879, fut que « *la déportation était divisée en deux, à la suite d'une querelle vidée sur le terrain par Henry Bauër, représentant l'élément bourgeois, et Charbonneau, champion des ouvriers* ». Tous deux s'étaient également engagés. Vallès témoigna, dans une lettre à Hector Malot datée du 9 avril 1877, que Bauër, ce « *garçon* », âgé de 20 ans, avait défendu « *avec intrépidité la barricade Vavin en mai 1871* ». Quant à l'internationaliste Charbonneau, revêtu d'un uniforme de capitaine, il avait porté et fait usage d'armes apparentes durant la Semaine sanglante. Tous deux furent donc condamnés à la déportation en enceinte fortifiée.

LES DEUX CAMPS DE LA PRESQU'ÎLE DUCOS



Ils vécurent différemment la liberté surveillée qui leur était octroyée. Bauër, à qui « *les 153 jours de traversée, les contacts forcés, les voisinages inévitables* » avaient enseigné « *le prix de la solitude* », ne tarda pas à se faire construire une case par un menuisier qu'il nomme Carbonnel dans ses *Mémoires d'un jeune homme*. Le « *repas baptismal* », probablement trop arrosé, se termina en pugilat :

« *Vous êtes un bourgeois..., un bourgeois..., rien que bourgeois !*

« *Vous ne savez pas ce que vous dites, Carbonnel : je suis révolutionnaire, socialiste et proudhonien comme vous ; j'ai combattu pour la Révolution aussi bien et peut-être mieux que vous. Si ma case vous offense, il ne fallait pas la construire !*

« *Je vous répète que vous êtes un fils de bourgeois, d'exploiteurs, de voleurs, et vous vous payez des maisons avec les vols de vos pères.* »

Ils en viennent aux mains, et il faut les séparer.



P. Charbonneau

« *Altercation stupide* », avec « *un brave homme, un camarade avec lequel s'accordaient d'ordinaire mes sentiments* », écrit Bauër de celui qu'il a frappé au visage. Son aîné de 20 ans lui « *député* » le lendemain ses témoins, alors que « *ni son éducation ni ses habitudes ne le prédisposent au duel* ». De fait, Charbonneau, atteint au cou par une des piques qu'avait forgées Assi, aurait conclu : « *Cela devait être ; le bourgeois ne pouvait manquer de blesser l'ouvrier !* » Était renvoyé à sa classe d'origine celui qui avait écrit, le 23 février 1871, dans le *Cri du Peuple* de Vallès : « *Au milieu de l'effondrement successif de nos libertés et de notre honneur, un parti [...] est resté à son poste de combat, c'est le parti des travailleurs, c'est le parti des déshérités, c'est le parti de l'avenir. Ce doit être le nôtre, à nous qui avons vingt ans.* »

Après l'évasion de Rochefort et de ses compagnons, Bauër fut moqué d'avoir été « *laissé en plan* », abandonné « *comme un bagage encombrant* » : « *C'est cruel, compatit Joannès Caton dans son Journal d'un déporté, car voici ce pauvre garçon déjà assez malheureux d'avoir perdu les seuls compagnons avec lesquels ses goûts, ses habitudes lui permettaient de frayer. Car ils étaient*

bourgeois comme lui, mal à l'aise, se sentant eux-mêmes déplacés au milieu de cette population presque exclusivement ouvrière, simple et d'allures ouvertes. » Bauër, qui fit d'ailleurs l'objet d'une surveillance accrue, bénéficia du soutien amical de Gaston Caulet de Tayac : ce collaborateur du journal de Vallès, dépêché à Lyon par Raoul Rigault, avait été arrêté lors de la brutale répression de l'insurrection de la Guillotière, ultime tentative pour sauver l'expérience communale rhodanienne, les 30 avril et 1^{er} mai 1871.

Sur la presqu'île Ducos vivaient, aux côtés de près de 900 « *fortifiés* », quatorze femmes, dont Marie Pervillié, femme Dupré, qui, condamnée à la déportation simple, comme son mari, avait refusé de l'accompagner à l'île des Pins. « *Gentille, douce et affectueuse* », cette « *lingère..., une grisette* » devint la maîtresse de Bauër : « *Elle m'a aimé, la chère amie des tristes jours ; elle a bravé l'opinion publique, le reproche d'élire un petit bourgeois au milieu de tant de plébéiens, et, ingrat, égoïste, je n'ai senti d'amour pour elle qu'après son abandon.* » Leur idylle dura d'avril 1874 à juin 1876, et Louise Michel en fut le témoin, consolant l'une, prodiguant des conseils de « *mère* » à l'autre : « *Je sais bien que, si pendant quatre ou cinq ans encore, elle s'attachait à vous et qu'elle vous voie vous marier après, le coup serait trop dur, et qu'il est, en même temps, inévitable...* » Il n'y eut pas mésalliance, et la femme Dupré, « *dans le plus grand dénuement* », dut solliciter le soutien financier de la « *bonne Louise* » en 1893.

Par une lettre à Mac-Mahon datée du 12 juillet 1876, Bauër le pria de bien vouloir commuer sa peine en bannissement. Il se plut à espérer qu'une « *décision gracieuse pourrait atteindre un jeune homme qui a sa vie à commencer* » et qui, « *emporté par l'irréflexion de la jeunesse, entraîné par des idées chimériques, dont le temps et la réflexion se sont chargés de [lui] démontrer l'inanité, [avait] eu le malheur de*



Henry Bauër

prendre part – dans une mesure très secondaire, il est vrai – aux faits insurrectionnels. Fut-il encouragé dans cette démarche par sa mère qui venait d'être expulsée de Nouméa, le 20 mai, après y avoir séjourné quinze mois ? Il ne fait pas la moindre allusion à sa présence, et se justifie par le désespoir qui l'avait envahi à l'annonce du rejet massif du projet de loi d'amnistie par l'Assemblée, le 18 mai.

Une note de synthèse de la censure militaire, du 12 novembre 1876, révèle que la multiplication des recours de « *plusieurs des plus gravement compromis sous la Commune [...] irritent quelques-uns de ceux qui se considèrent comme leurs victimes* ». Et de citer l'extrait d'une lettre de Pierre Charbonneau [sic], qui exprimait son dépit : « *Il y a huit jours, on appelait pour des renseignements tous les nouveaux "recou-reurs", parmi lesquels se trouvent les Bauër [et autres], tous ces grands citoyens qui jadis jetaient à la face des malheureux, c'est-à-dire des irresponsables, que celui qui est vaincu défendant un principe ne doit demander aucune grâce ni faveur à son vainqueur sous peine de faillir à l'honneur, de devenir lâches et hypocrites. Ont-ils changé d'avis ?* » Ce refus de toute compromission nous est confirmé par le forgeron Malzieux qui vécut tout aussi douloureuse-

ment que nombre de ses camarades s'abaissent à prier le maréchal-président de commuer leur peine, « *des hommes que leurs ambitions devraient défendre de toutes faiblesses, des gueulards. Une chose me console*, écrit-il à André Léo, le 11 mai 1878, *aucun de mes amis (je parle des socialistes, Delacour, Charbonneau, Danière) n'ont bronché en rien, ils savent que nous sommes le droit et la justice.* »

Bauër fut informé, le 31 mars 1877, que « *le recours en grâce n'avait pas paru susceptible d'être accueilli* » Sa case n'ayant pas résisté au cyclone du 23 février 1876, il s'en était fait construire une autre, où il vécut pendant deux années dans la seule compagnie de sa bibliothèque, riche d'une centaine d'ouvrages. « *J'ai déchu, confesse-t-il dans son autobiographie. Le blâme que j'infligeais aux autres en pareille occurrence retombe lourdement sur moi et m'humilie. Demander grâce..., moi qui jugeais avec une telle hauteur de mépris, si impitoyablement, les camarades coupables de semblable capitulation ! J'en ai écarté de moi la pensée honteuse, mais elle est revenue et m'a hanté : elle m'a imposé l'espoir de respirer, de revivre, d'être un homme enfin – et j'ai succombé à la tentation ! [...]* À mes côtés, *des plébéïens, des ouvriers honnêtes et dignes, qui n'ont ni l'aide morale de l'instruction, de la lecture, ni aucun adoucissement matériel, m'offrent l'exemple de la fermeté et de l'intransigeance. Comme les qualités robustes de ces hommes du peuple résistent à l'épreuve ! Comme leur conviction énergique est supérieure aux enthousiasmes passagers, à la fougue désordonnée d'un jeune bourgeois trop vite amolli.* »

Le 30 avril 1879, le ministre de la Marine s'étonna auprès du garde des Sceaux que Charbonneau n'eût été l'objet d'aucune remise de peine, alors que huit des neuf déportés récompensés à l'Exposition Universelle de Paris de 1878 avaient été compris

dans le décret du 15 janvier 1879. En dépit de la médaille de bronze qui lui fut attribuée pour la réa-lisation d'une bibliothèque, ce « *menuisier en meu-bles sculptés* » n'avait bénéficié d'aucune mesure d'indulgence puisqu'il s'était toujours refusé à for-mer le moindre recours. Il fut néanmoins atteint par une décision gracieuse le 8 mai 1879, et, à son retour en France par La Loire, il se remit à son éta-bli après avoir accusé réception de son certificat de libération en mars 1880.

Bénéficiaire de la loi d'amnistie partielle, après une ultime supplique de sa mère, apostillée par Victor Hugo, Bauër quitta Nouméa le 19 juillet 1879. Deux députés, du Jura et du Var, se portè-rent « *garants [...] d'une conduite plus conforme à son éducation [...] et de son respect pour le gou-vernement qui a daigné substituer la clémence pro-tractrice à l'expiation.* » Le fils naturel d'Alexandre Dumas se signala désormais par son activité de journaliste, notamment de critique théâtral, qui lui apporta la gloire et la fortune. Les Archives nationales conservent deux lettres qu'il adressa à Charbonneau : la première, en 1894, pour regretter, alors qu'il s'était « *donné tous les torts dans cette triste affaire* », que son destinataire, « *compagnon des mauvais jours* », ait été blessé par le compte

rendu qu'il avait fait de leur rencontre sur le pré dans l'*Écho de Paris* ; la seconde, en 1899, pour l'inviter à découvrir, dans son volume de souvenirs, combien « *le petit bourgeois, naguère rempli de pré-jugés, [...] est devenu en vieillissant un homme libre. Mieux vaut tard que jamais !* »

Dix ans avant Bauër, Charbonneau mourut en 1905 dans la misère, fidèle à sa classe qui « *pro-duit et souffre* » et convaincu que « *les fils de la bourgeoisie qui se sont mêlés à la Commune n'y ont pas pris part dans le même esprit que les pro-létaires* ». Alors que ces derniers combattaient pour leur « *émancipation économique* », les bour-geois, « *produits de cette organisation capita-liste* », ne voyaient « *dans le mouvement insur-rectionnel qu'un but politique* » et, en dépit du « *sentiment de justice* » qui avait pu les « *déga-ger, dans une certaine mesure, de l'éducation reçue* », ils demeuraient des bourgeois. Ainsi, lorsque Descaves lui rendit visite dans son « *indi-gent réduit* », l'octogénaire Nathalie Le Mel agitait encore « *ce haillon de divorce, rapporté du bagne* » et pouvait s'autoriser à conclure au terme d'une longue vie militante : « *Quelle chimère que la fraternité !* »

■ YANNICK LAGEAT



Communards déportés sur la presqu'île Ducos en 1872

« Louise Michel » parlait à la radio ! C'était en octobre 2011, et j'étais chez moi, à Oakland, une ville traditionnellement ouvrière et aujourd'hui plus mélangée, de 400 000 habitants. Louise était porte-parole d'Occupy Oakland, et le journaliste qui l'interviewait ne savait pas que c'était un nom d'emprunt. Il ne savait certainement pas non plus le sens de l'énorme banderole « Commune d'Oakland » dressée au centre d'Occupy, un campement dans le centre-ville.

Occupy Oakland dura au total 33 jours, en deux phases distinctes. La première occupation s'étendit du 10 au 25 octobre, jusqu'à ce qu'elle soit attaquée et démontée par 17 services de police différents. La réoccupation, elle, dura du 26 octobre au 14 novembre.

LA « COMMUNE D'OAKLAND » CALIFORNIE, EN 2011



Occupy Wall Street, le premier des campements *Occupy*, avait débuté le 17 septembre 2011, et duré un peu plus longtemps, du 17 septembre au 15 novembre, soit 60 jours. Wall Street, à New York, la « capitale du capital », était l'endroit choisi pour lancer une version américaine de ces mouvements dénonçant à travers le monde les inégalités socio-économiques (« *Nous sommes les 99 %* ») et l'influence des banques et multinationales toutes proches (*Occupy San Francisco* eut également lieu dans le quartier financier).

Mais *Occupy Oakland* différait par de nombreux aspects de celui de New York et des autres *Occupy*. Il était en gestation depuis des années dans les occupations anti-austérité des universités de Californie (2009-2011) et dans le cam-





pement Indien de Glen Cove (Californie) en avril 2011. En partie inspiré par le Printemps Arabe et le mouvement des *Indignados* en Espagne, il avait surtout des racines locales dans l'émeute du 9 janvier 2009 à Oakland, qui avait débuté comme une manifestation à la suite du meurtre d'Oscar Grant, un noir, à une station de métro d'Oakland (le sujet du film *Fruitvale Station*). Enfin *Occupy Oakland* n'était pas situé dans le quartier des banques, mais sur un parc en face de la mairie que les manifestants avaient rebaptisé Oscar Grant Plaza.

La Commune a été un mouvement pluriel d'une grande complexité. Aussi, dans *Occupy Oakland*, différentes tendances politiques coexistent. Les Occupants incluaient des anti-capital, des anti-État, des anti-police, parfois en opposition entre eux, ainsi que de nombreuses voix de gauche. La place qu'ils occupèrent n'était pas un espace vide, des sans-abri y vivaient. Sur ce lieu étroit, les Occupants mirent en place des services gratuits : nourriture, aide médicale, bibliothèque, école, même un centre d'information, des vélos fournissant l'électri-

cité. Promouvant l'égalité sociale, ils encouragèrent les groupes traditionnellement marginalisés, les femmes, les gens de couleur, les LGBT¹, à prendre part aux décisions. Ils exclurent fermement la police. Malgré leurs différences, les Occupants avaient tous à cœur de s'entraider et d'aider Oakland, et de nombreux participants ont décrit l'ambiance de camaraderie qui régnait. Le slogan de leur double but aurait pu tout aussi bien s'appliquer à la Commune : *Occupy Oakland* était « une machine de guerre et une machine d'entraide ».

A l'instar de la Commune, les occupants créèrent une véritable démocratie, mais contrairement à la Commune, ils n'avaient ni l'intention ni la possibilité de gouverner la ville d'Oakland. Néanmoins, *Occupy Oakland* a mis en place une démocratie directe avec des assemblées générales, une participation égalitaire, et des décisions prises par consensus.

Et, comme la Commune, *Occupy Oakland* divisa la ville et sa presse. La maire, indécise, hésite beaucoup avant d'envoyer la police contre les

Occupants, inquiétant ainsi la bourgeoisie en général et les commerçants en particulier. La police sut toujours ce qu'elle voulait, et lorsque la maire lui laissa le champ libre, *Occupy Oakland*, comme tous les autres *Occupy*, fut évacué, brutalement mais sans morts.

Occupy continua ses activités après la destruction du campement, notamment dans le cadre de la grève générale du 2 novembre qui paralysa de nombreux ports de la côte Ouest. Le port d'Oakland, bloqué par plusieurs milliers de manifestants, fut fermé.

L'étendard de la Commune est souvent levé de par le monde aujourd'hui lorsque l'espace public est occupé. Les *Occupy* proliférèrent également dans les villes américaines et dans le monde. De la place Tahrir au mouvement des *Indignados* espagnol, en passant par la Grèce, les références à la Commune sont souvent présentes.

Aujourd'hui les militants d'*Occupy* poursuivent

le combat contre les banques, les évictions, la dette étudiante. Les termes « les 99% » et « les 1% » sont entrés dans la langue, et des mots longtemps en disgrâce aux Etats-Unis comme « classe » et « socialisme » ont fait leur retour dans le discours public. En 2016, le sénateur du Vermont, Bernie Sanders, mène une campagne présidentielle à succès comme socialiste opposé à Wall Street et partisan de l'université gratuite.

En 2011, « Louise Michel » expliqua à la radio qu'*Occupy Wall Street*, plus qu'une revendication politique contre l'État, était surtout une « *exigence envers chacun de nous* »². *Occupy*, comme la Commune, vit dans les « *énergiques interactions sociales en rébellion* »³ des militants d'aujourd'hui, et ce qu'a dit Atilio Boron en comparant les *Indignados* à la Commune de Paris, nous pouvons également le dire d'*Occupy* : « *Plus rien ne sera jamais comme avant* »⁴.

 ANN ALDERMAN



(1) LGBT : Lesbian, gay, bisexual and transgender.

(2) www.ashevillefm.org/the.../on-the-oakland-commune-with-louise-michel, Oct 31, 2011.

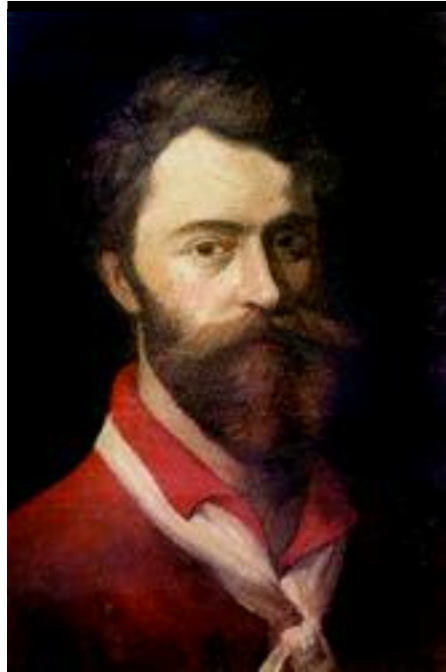
(3) Bay of Rage, 16 mai 2012, <http://anarchistnews.org/content/occupy-oakland-dead-long-live-oakland-commune>.

(4) Kaosenlared, 22 mai 2011, www.internationalist.org/spainrebellionoutraged1107.html

VAILLANT EN GARIBALDIEN HISTOIRE D'UN TABLEAU

Un jeune révolutionnaire à la barbe et aux cheveux châtain, en chemise rouge de garibaldien, voici une représentation d'Édouard Vaillant à laquelle nous sommes moins habitués que celles offertes par les photographies de la fin de sa vie, au Père-Lachaise lors de la montée au mur des Fédérés ou dans telle ou telle occasion de sa vie parlementaire.

Et pourtant c'est bien ainsi que le peintre Ernest-Victor Hareux a peint l'ancien membre de la Commune, lui dédiquant son tableau par une inscription sans ambiguïté : « à mon cher ami Vaillant 1874 » située en haut et à droite du tableau. Ernest-Victor Hareux (1847-1909) est un peintre notable, connu surtout pour ses paysages de montagne, notamment présent dans les collections des musées de Grenoble, Strasbourg et Castres. Une rue de la préfecture du département de l'Isère porte son nom. Il fut promu chevalier dans l'Ordre de la Légion d'honneur en octobre 1906, Aristide Briand étant ministre de l'Instruction publique et son confrère Dujardin-Beaumetz sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts au sein du gouvernement Sarrien. Son engagement civique ne semble pas autrement connu que par ce tableau et



Portrait d'Édouard Vaillant
peint par Ernest-Victor Hareux, 1874

la participation à l'illustration du livre de Rochefort, *Retour de la Nouvelle-Calédonie. De Nouméa en Europe* (1877).

En 1874, Vaillant a 34 ans et vit en exil à Londres. Il anime la Commune révolutionnaire qui revendique tout le programme et l'action

révolutionnaire du mouvement fédéraliste parisien, dans la fidélité à Blanqui, toujours détenu en France, indépendant, mais en relations toujours suivies avec les animateurs de la défunte Association Internationale des Travailleurs, et notamment la famille Marx et Friedrich Engels. Nous ignorons quel fut le destin du tableau dans les décennies suivantes.

Il appartient à Joseph Paul-Boncour (1873-1972), avocat et homme politique bien connu, socialiste et républicain, secrétaire de Waldeck-Rousseau et directeur du cabinet de Viviani au ministère du Travail, lui-même ensuite fréquemment parlementaire et parfois ministre, membre de la SFIO de 1916 à 1932 et à partir de la Libération. Si Paul-Boncour dirigea un éphémère gouvernement de la III^e République, il demeure peut-être aujourd'hui dans les mémoires militantes davantage pour avoir été un des rédacteurs de la Déclaration universelle des droits de l'homme en 1948 et longtemps le président de la Fédération internationale des droits de l'homme. Auteur d'*Art et démocratie* (Ollendorf, 1912), disposant d'assez larges moyens, il disposait d'une belle collection d'œuvres d'art. Il possédait ce tableau qu'il choisit d'offrir à ses camarades.

À qui et à quelle date précisément ? Une plaque en bas du tableau indique qu'il fut « offert par Joseph Paul-Boncour à l'occasion du 40^e anniversaire de la mort d'Édouard Vaillant », ce qui donne la date de 1955, mais une étiquette au verso de la toile signale de son côté « tableau offert au Secrétaire Général du Parti par Paul-Boncour le 3 février 1950 ». Les deux informations sont conciliables. On peut supposer que le tableau a d'abord été offert en 1950 au Secrétaire Général, Guy Mollet en l'occurrence, puis remis cinq ans plus tard aux socialistes de Vierzon en maintenant la référence légitime au donateur initial. Vierzon a alors un

maire socialiste SFIO, Maurice Caron (1896-1972), ancien résistant et déporté, qui détient ce mandat de 1947 à 1959. Maurice Caron s'appuie sur une coalition comprenant le MRP et le RPF pour faire pièce au PCF, puissant localement et qui reprend d'ailleurs la municipalité en 1959 avec le docteur Léo Mérigot (1902-1982), puis à partir de 1977 Fernand Micouraud (1924-2012). Les archives du Musée de l'histoire vivante indiquent que le PCF espérait d'ailleurs récupérer le tableau pour l'exposer à Montreuil-sous-Bois. En 1972, Albert Fournier auteur d'un article sur Vaillant dans le 500^e numéro de la revue *Europe* consacré à la Commune de Paris, rencontre Jacques Duclos, président de l'association du Musée de l'histoire vivante lors d'une vente du livre marxiste et lui parle de ce portrait. Une correspondance conservée au musée (trois lettres manuscrites) nous apprend qu'Albert Fournier a tenté de convaincre en 1970 le propriétaire de la peinture d'en faire don au musée à Montreuil (lettre de Caron à Fournier du 9 septembre 1970 et lettre du 6 mars 1972 d'Albert Fournier à Jacques Duclos, archives MHV).

Dans sa lettre du 11 mars 1972, Albert Fournier insiste auprès de Jacques Duclos pour que le tableau soit récupéré par la mairie de Vierzon « en attendant, le cas échéant, d'entrer par la suite au musée de l'histoire ». Il n'y eut pas de suite et on peut supposer que l'ancien maire socialiste devenu patron du *Berry républicain* prit les dispositions nécessaires pour que le tableau échet à la fédération socialiste du Cher qui le possède toujours actuellement.

 GILLES CANDAR

Société d'Études Jaurésiennes

 ÉRIC LAFON

Musée de l'Histoire Vivante



FÊTE DE LA COMMUNE 2016

Un beau succès, et pourtant ce n'était pas gagné d'avance ! Du fait des circonstances, l'autorisation préfectorale était incertaine, et il a fallu attendre les tout derniers jours pour l'obtenir. Cerise sur le gâteau : un beau soleil était au rendez-vous ce samedi après-midi 24 septembre.

Dès 14 heures, la place de la Commune de Paris (XIII^e arr.) commence à se remplir, tandis que Riton La Manivelle, familier des fêtes de la Commune, ouvre la fête, avec un registre centré cette année sur la Grande Guerre, enchaînant chansons populaires (*Si tu veux... Marguerite, La caïssière du Grand Café*) et chansons militantes et pacifistes (*La Butte Rouge, Jaurès, 1917, la Chanson de Craonne*).

Vient le tour de Nag'Airs (Malène, sa chanteuse et son accordéoniste), qui commence par une chan-

son d'Eugène Pottier (*Quand viendra-t-elle*), puis interprète les classiques du répertoire révolutionnaire : *Le Drapeau Rouge, Le Chiffon Rouge, Bella Ciao...*

Nos Amies et Amis interprètent ensuite *Le Rendez-vous du 18 mars*, un spectacle conçu par l'association, qui fait revivre les femmes et les hommes de la Commune. Claudine Rey retrace la genèse de ce spectacle et appelle les participants à reprendre, avec les acteurs à la fin de la pièce, la chanson *L'hymne des travailleurs*.

La place va ensuite se transformer en bal musette, avec La Cascade, un groupe qui interprète des airs de folklore traditionnel. C'est une touche nouvelle pour notre fête, à renouveler selon l'avis de beaucoup.

À ce moment, la place est comble. Le beau



temps, qui a fait sortir les gens dans la rue, nous envoie de nombreux passants qui s'attardent sur la fête, notamment des jeunes, ou des touristes de passage dans le coin, par exemple ces Canadiens qui s'étaient donné rendez-vous sur la place. Les stands ne chôment pas. Celui de la littérature en premier lieu, qui ne désemplit pas, celui des t-shirts aussi et, bien entendu, le bar où les « communards » se débitent à toute allure.

Muriel Vayssade prend la parole, au nom des Amies et Amis de la Commune de Paris. Elle retrace les tragiques événements de l'hiver 1870-1871 qui conduisent le peuple de Paris à se soulever. Puis elle évoque les grandes mesures sociales et démocratiques mises en œuvre par la Commune, en particulier les mesures concernant le droit du

travail et les droits des femmes. Enfin, elle rappelle l'action de notre association pour perpétuer la mémoire de la Commune et la rendre visible dans l'espace public.

Pour clore la journée, c'est le très attendu Utgé-Royo, musicien et chanteur catalan, fils de républicain espagnol, qui monte sur scène et commence avec *El Paso del Ebro* (le passage de l'Èbre), chant emblématique de la Révolution espagnole. La fête se termine avec une vibrante *Internationale* reprise en chœur par la foule.

Bref, cela a été une belle journée et, de l'avis de beaucoup, un grand cru, tant par l'assistance particulièrement nombreuse que par l'ambiance militante et festive. ➤ **MICHEL PUZELAT**

POUR FAIRE JOUER « LE RENDEZ-VOUS DU 18 MARS »

La troupe des 12 bénévoles, membres des Amies et Amis de la Commune de Paris - 1871, qui interprètent la pièce « Le rendez-vous du 18 Mars », peuvent jouer pour votre comité, votre association. Les conditions sont peu onéreuses, les moyens techniques modestes.

Le spectacle peut être joué en salle ou dans la rue. Sa durée d'une demi-heure permet d'introduire un débat assuré par la troupe. Pour en avoir une idée, ce spectacle est visible sur Youtube, même si depuis la date de l'enregistrement des améliorations ont été apportées.

Contacts :

Gérard Blancheteau :

gerardblancheteau@wanadoo.fr

Claudine Rey : reyclaudine@free.fr

À LA FÊTE DE L'HUMANITÉ 2016

Ambiance joyeuse sur le stand des Amies et Amis de la Commune de Paris 1871 lors de la fête de l'Humanité 2016. Chansons, dédicaces (Jean-Louis Robert pour le *Paris de la Commune*, Dominique Guérin et Éric Savignac pour leur ouvrage *la Commune de Paris 1871*), vente de livres et de brochures, de tee-shirts, voilà qui a bien occupé nos amies et amis présents sur le stand pendant ces deux jours. Deux nouvelles expositions (une sur les couvertures du bulletin et une consacrée à notre ami Marcel Cerf, ancien vice-président de notre association) conçue par notre amis Joseph et Claudine ont rendu le stand attrayant et ont facilité les rencontres entre les militants et les visiteurs.

Bravo et merci à tous ceux qui ont d'une façon ou d'une autre permis la réussite de ce week-end, en particulier à nos jeunes amis de province qui ont eu la lourde tâche de garder le stand la nuit.

Rendez-vous est pris pour 2017.

➤ **JOËL RAGONNEAU**

AUX RENDEZ-VOUS DE L'HISTOIRE DE BLOIS

Pour la troisième année consécutive, les Amies et Amis de la Commune étaient présents aux Rendez-Vous de l'Histoire de Blois, dont le thème était « Partir ». Près de 1 000 intervenants ont pendant trois jours décliné ce thème dans toutes ses dimensions. Pour ce qui nous concerne, l'exil politique justifiait à lui seul notre présence.

Celle-ci s'est d'abord traduite dans un stand, où se sont relayés 17 amies et amis tout au long de ces trois jours. Nous avons pu présenter nos activités et nos productions, faire quelques adhésions et nouer des contacts fructueux. Tel celui avec ces enseignants de Haute-Savoie qui recherchent les moyens d'enseigner la Commune dans leurs classes ; ou avec ce Bâlois qui nous a proposé un article sur la genèse du *Drapeau Rouge* pendant l'exil suisse de Paul Brousse. Notre présence a été saluée par Marc Gricourt, maire de Blois, qui nous a remerciés d'être là. Ou par Jean-Marc Todeschini, secrétaire d'État chargé des Anciens combattants et de la Mémoire, accueilli sur le stand par Sylvie Pepino, qui a pu échanger avec lui sur les oubliées de la Commune et celles de la Grande Guerre.

Notre présence s'est concrétisée aussi, le samedi soir, dans la présentation d'un « Cabaret Pottier » au Théâtre Monsabré. Pendant près d'une heure et demie, c'est un spectacle à trois voix auquel nous assistons : Jean-Pierre Theurier, en narrateur, déroule l'itinéraire de Pottier, acteur de trois révolutions, élu du II^e arrondissement sous la Commune, exilé ensuite en Angleterre puis aux États-Unis ; Michel Pinglaut, en barde, déclame des poèmes de Pottier (*Quel est le fou ?*, *La grève des femmes*, *La toile d'araignée*, etc.) ; alternant avec Françoise Bazire qui interprète des chansons, célèbres ou moins (*Jean Misère*, *Quand viendra-t-elle ?*, *Le moblot*, *L'insurgé*,

Elle n'est pas morte)... La bonne surprise est aussi dans la salle : près de 120 personnes ont pris place dans le théâtre qui est comble.

On ne pouvait évidemment pas se quitter sans chanter *L'Internationale*. Françoise Bazire avait ouvert le spectacle avec une *Internationale* chantée, comme c'était le cas lors de sa création, sur l'air de *La Marseillaise*. Pour clore la soirée, toute la salle reprit la version que nous connaissons, et qui est, comme l'a rappelé Jean-Pierre Theurier, la chanson française la plus connue au monde, et même bien au-delà, puisque les Soviétiques envoyèrent un exemplaire de *L'Internationale* sur la Lune, ce qui en fait donc la première chanson intersidérale... **MP**



Le stand de l'Association



Notre « Cabaret Pottier » au Théâtre Monsabré

UN PARCOURS / UNE EXPOSITION / UN SPECTACLE DANS LE II^e ARRONDISSEMENT DE PARIS

UN BEL HOMMAGE À POTTIER

C'est le 4 octobre 2016, jour du 200^e anniversaire de la naissance d'Eugène Pottier, que notre association a effectué un parcours commémoratif dans le II^e arrondissement de Paris suivi par plus de 60 personnes. Le point de départ, 29 rue du Sentier, est situé à l'endroit précis où Eugène Pottier, après 30 ans de prolétariat, avait fondé son propre atelier de dessin industriel sur étoffes. Ce fut bientôt le premier atelier de Paris.

Morèje, artiste d'art urbain, présente la magnifique mosaïque qu'il a spécialement créée pour cet anniversaire et qui fait l'admiration du public. Il en explique la conception et le sens. Elle est accompagnée d'une boîte à musique qui joue *L'Internationale* lorsque l'on en tourne la manivelle.

Eugénie Dubreuil évoque ensuite l'artiste industriel que fut Pottier et son importance dans le monde artistique, même s'il est aujourd'hui bien difficile de retrouver des traces de ses œuvres. C'est dans l'exercice de ce métier que Pottier contracta un certain nombre de maladies liées à des intoxications chimiques. C'est également en ce lieu que Pottier se consacra à l'organisation syndicale du métier ; formée de cinq cents membres, elle adhéra bientôt à *L'Internationale*.

Nous arrivons ensuite rue du Croissant, quartier historique de la presse parisienne, où Éric Lebouteiller nous expose la place des journaux dans la Commune ; plus d'une centaine de titres se

déclarent favorables à la Commune, et un très grand nombre sont rédigés et imprimés dans ce quartier. La parole s'étant libérée, ce ne sont pas moins de quatre clubs révolutionnaires qui se font jour dans le II^e arrondissement.

Au bout de la rue, nous arrivons au Café du Croissant, à l'endroit exact où Jean Jaurès fut assassiné. Marc Lagana nous y parle de l'homme exceptionnel qu'il fut, de sa fidélité aux idéaux de la Commune et de la façon dont il les transmet au mouvement socialiste tout entier. Son discours à la jeunesse aurait pu être signé par les communards et mériterait d'être porté auprès des jeunes d'aujourd'hui.

Place de la Bourse, Georges Beisson fait revivre le poète et chansonnier que fut Pottier. Il commence



NOTRE ASSOCIATION

dès l'âge de 14 ans et produit, tout au long de sa vie, des pièces admirables qui faillirent disparaître à jamais. Il ne fut publié que très tardivement. L'actualité de son œuvre est aujourd'hui tout à fait remarquable. Son œuvre principale, *L'Internationale*, est la chanson française la plus connue au monde. Il ne l'a pourtant jamais entendue chanter avec la musique que nous lui connaissons, puisque cette dernière ne fut créée qu'en 1888, un an après sa mort en 1887.

C'est place des Victoires que Jean-Pierre Theurier évoque l'homme politique Pottier, celui qui s'enthousiasma pour la Commune et fit fonction de maire du II^e arrondissement. Il agit tout particulièrement dans le développement de l'enseignement laïc, gratuit et obligatoire et dans l'abolition de la prostitution. Il joue également un rôle de premier plan dans l'organisation de la Fédération des Artistes, dont il établit le rapport de la commission préparatoire du 14 avril 1871. Il échappe de peu à la mort, puisqu'un sosie est fusillé à sa place. Il réussit à fuir en Angleterre, puis aux USA.

À 18h30, nous sommes accueillis par Jacques Boutault, maire du II^e arrondissement, qui évoque l'extraordinaire actualité de la Commune au vu des enjeux de notre société aujourd'hui. Jean-Pierre Theurier présente alors un Pottier plus intime, « *quelqu'un de tout à fait extraordinaire, un homme qu'on aurait été heureux de rencontrer, d'être son ami* ».

Sébastien Ducret, admirateur de longue date de Pottier, qui a consacré son talent à mettre en musique plus de trente de ses œuvres, débute alors un concert d'une heure devant une salle pleine. Il présente onze poèmes de Pottier éclairant différentes facettes de son talent. Au-delà de *L'Internationale*, le public découvre un Pottier constamment fidèle à la défense des opprimés et à la lutte contre les oppresseurs, mais également un Pottier à la puissance poétique parfois inconnue. Nous voyons ainsi apparaître ses cris de révolte, ses



appels à la lutte, mais également son amour de l'humanité. Une interprétation de haut niveau pour une salle comblée.

Nous terminons alors par le pot de l'amitié offert par la Mairie, et chacun peut échanger sur l'étonnante modernité des poèmes de Pottier, tout en parcourant l'exposition de vingt panneaux qui ornent les murs de la salle des mariages.

Vive Pottier et vive la Commune !

COMITÉ AUVERGNE « GROUpons-NOUS ET DEMAIN »

Clermont-Ferrand, le 6 octobre. C'est en chansons qu'a commencé cette soirée organisée par le Comité local Auvergne des Ami(e)s de la Commune pour célébrer le bicentenaire de la naissance d'Eugène Pottier, poète, chansonnier et communiste. Les chanteurs du groupe des Zutopistes auquel s'étaient joints plusieurs membres ou amis de l'association ont ensuite cédé la place à Marie-José Sirach, journaliste à *L'Humanité* pour une brève présentation de la chanson révolutionnaire.

Le public – environ 75 personnes – a pu, avec elle, découvrir l'histoire des chansons qui, ici et ailleurs, ont accompagné les luttes pour la liberté et la justice, des chansons qui ont porté les espoirs des peuples, espoirs d'une vie meilleure, chants d'amour et de liberté.

La chanson révolutionnaire dit l'histoire de son temps, une histoire bien souvent différente de l'histoire officielle. Elle ne raconte pas l'histoire des grands de ce monde, mais celle des petits, des sans-grades. Elle donne à chacun du courage. Elle est là, partout où s'orga-

nise la résistance à l'oppression, à l'aliénation, à l'injustice. Elle se transmet de génération en génération et s'impose comme symbole d'une époque, d'une lutte, d'une guerre. Elle se recycle aussi : en changeant parfois de paroles, elle accompagne plusieurs combats, plusieurs époques.

De la Révolution française à nos jours, des Amériques à l'Europe en passant par l'Afrique, Marie-José Sirach a évoqué les contextes sociaux, politiques et artistiques dans lesquels ces chansons avaient vu le jour, dans lesquels certaines avaient été censurées, dans lesquels elles étaient restées vivantes. Elle a terminé son propos en rappelant qu'aujourd'hui comme hier, la chanson accompagne les luttes.

Les propos de Marie-José Sirach ont été régulièrement interrompus pour faire place aux chansons : *La Carmagnole*, *El Paso del Ebro*, *Le Temps des cerises*, *La Semaine sanglante*, *Ni Dieu ni maître*, *Le soldat de Marsala*... pour terminer bien sûr, tous ensemble avec *L'Internationale* et Eugène Pottier !

■ ALINE BRETAGNOLLE



PARIS LA COMMUNE S'AFFICHE À L'HÔTEL DE VILLE

Un beau soleil était au rendez-vous, le mercredi 12 octobre, pour l'inauguration de l'exposition « 1871. Les 72 jours de la Commune » sur les grilles de l'Hôtel de Ville. Catherine Vieu-Charier, adjointe à la Maire de Paris chargée de la Mémoire, représentant Anne Hidalgo, adresse des mots de bienvenue et dit sa satisfaction que ce projet ait pu être mené à bien grâce aux Ami-e-s de la Commune de Paris et au Comité d'histoire de la Ville de Paris.

Dans sa réponse, Roger Martelli se félicite de la présence de cette exposition dans l'espace public, qui

signifie que la Commune était partie intégrante de l'histoire de Paris et de la France. Il présente cette exposition non pas comme une histoire de la Commune, car la Commune n'appartient à personne, mais comme un regard – « un regard amoureux » – sur la Commune.

Puis, sous la conduite de Roger, le public – dont de nombreux amis et amies – déambule devant les vingt panneaux de l'exposition. Il nous explique le choix des thèmes et des illustrations. Des panneaux évènementiels (« 18 mars 1871 : Paris se rebelle », « Paris massacré : la Semaine sanglante », « Quand Paris a brûlé », « La répression ») encadrent des panneaux thématiques (« Le peuple souverain », « Avoir un toit : un droit fondamental », « Communardes et citoyennes », « Les étrangers », « École et laïcité », « La Commune au quotidien »), pour se terminer sur « La Commune au présent » et un kakémono composé par notre ami Alain Frappier, présentant 120 figures de communards et de communardes, « des femmes et des hommes ordinaires ».

Une belle exposition, remarquablement mise en scène, qui suscitera – n'en doutons pas – l'intérêt des nombreux passants qui empruntent la rue de Rivoli.



1871. Les 72 jours de la Commune. Du 12 octobre au 26 novembre 2016, sur les grilles de l'Hôtel de Ville, côté rue de Rivoli.
www.paris.fr/actualites/la-commune-de-paris-s-affiche-a-l-hotel-de-ville-4142

SOUTENEZ L'ASSOCIATION

Nos activités sont de plus en plus nombreuses et prenantes, mais il nous faut les moyens d'en assurer la réalisation.

Pour cela, nous lançons un APPEL AUX DONNS. Conformément à la législation, les dons ouvrent droit à une déduction fiscale de 66 % de la somme versée, dans la limite de 20 % du revenu imposable. Un justificatif vous sera adressé pour chacune de vos aides.

Adresser vos dons à :

Amies et Amis de la Commune de Paris,
46 rue des Cinq-Diamants, 75013 Paris.

UN GRAND MERCI



Les photos sont de Jean-Louis Guglielmi.

MARIE MERCIER HONORÉE À ISSOUDUN

Quatre nouvelles initiatives ont conclu le cycle « Commune de Paris 1871 » dans la ville d'Issoudun dans l'Indre. En quasi-clôture d'un mois d'expositions qui ont connu un encourageant succès, c'est à nouveau à la médiathèque, le 25 juin, que, devant plus de soixante personnes, Jean Annequin, co-président du Comité berichon, a évoqué, archives à l'appui, l'histoire de Marie Mercier, l'issoldunoise de la Commune. Marie, née en 1850, femme du peuple, a vécu dans une ville provinciale républicaine. Son union libre avec Maurice Garreau, directeur de la prison de Mazas, sa rencontre avec Victor Hugo en exil, sa fin de vie misérable ont témoigné de ses libres choix de vie. Les iconographies présentées alternèrent vues locales et traces personnelles. Le conférencier, en présentant ses sources, souligna l'importance des archives locales et celle, centrale, de la brochure de Marcel Cerf, le grand historien de la Commune, consacrée à Marie à partir de 1871. En prolongement, le bulletin annuel de l'association des Amis du Vieil Issoudun a publié une longue reprise synthétisée, accompagnée d'images communardes.

Le 13 octobre, dans l'amphithéâtre de l'IUT bien rempli, c'est l'Université du Temps Libre qui accueillait le même conférencier sur le thème de « Issoudun, l'Indre et la Commune de Paris : histoire et destins. » Le sujet a permis cette fois-ci de mettre en lumière à la fois l'histoire du département et de la ville d'Issoudun sous la Commune, mais aussi les plus de 450 natives et natifs de l'Indre engagés dans la capitale au printemps 1871, dont au moins quarante-cinq de l'arrondissement d'Issoudun (deux



femmes), et parmi eux trente-neuf de la ville même. Leur étude analytique a permis de les faire sortir de l'oubli, but essentiel des recherches entreprises. Le lendemain, vendredi 14 octobre, se déroula l'inauguration officielle d'un Espace dédié à Marie Mercier : « Marie Mercier Issoudun 1850-Paris 1921, citoyenne de la Commune de Paris 1871 », situé place de la Maison des associations, juste en contrebas de la rue qui l'a vue naître, la rue Beaumont : ce, en présence de M. Laignel, maire ; de Mme Jane-Marie Candé, adjointe aux associations culturelles et au tourisme, lien précieux avec la municipalité pour tout le cycle ; de Jean-Pierre Theurier représentant l'Association nationale et soutien ; de Jean Annequin et Michel

Pinglaut, co-présidents du comité berrichon. Malgré la pluie, plus d'une quarantaine de personnes – élu(e)s, ami(e)s, habitants des rues proches invités – étaient présentes. Une magnifique grande plaque bleue honore aujourd'hui Marie Mercier et la Commune de Paris dans la ville. Le co-président de l'Indre, dans son intervention, insista sur la portée de l'événement, tant pour l'histoire que pour la mémoire, acte public rendant justice à une injustice et dédia cet Espace Marie Mercier à toutes les anonymes de la Commune, femmes du peuple, qui se sont sacrifiées pour notre bonheur commun. Monsieur le Maire exprima sa fierté de voir une citoyenne de la commune et de la Commune être ainsi honorée, trouvant le choix naturel et terminant à nouveau par les magnifiques vers de Rimbaud, « les mains de Jeanne-Marie », symbole de la Marie issoldunoise. Le pot qui suivit fut tout empreint de convivialité. Ce cycle complet et pleinement réussi, dans une ville sensible hier et aujourd'hui à son passé, a contribué véritablement à faire œuvre d'histoire sur une période occultée et à fixer une mémoire durable et parlante dans le temps.

■ JEAN ANNEQUIN



SUR LES TRACES DE COURBET

Nous l'attendions ce voyage à Ornans et Besançon. Un départ place d'Italie à 6 h 30, puis une longue route commencée... par la prolongation d'une nuit un peu trop courte. Nous sommes arrivés pour le repas à l'Hôtel de France, ce qui fut une bonne entrée en matière, tant pour le côté gastronomique que pour l'accueil chaleureux que nous retrouverons tout le long de notre week-end.

Nous nous rendons au Musée Courbet, où trois groupes sont formés avec chacun un guide pour la visite des collections permanentes. Ensuite, nous visitons librement l'exposition temporaire Courbet précurseur de l'impressionnisme.

Puis, nous reprenons le car afin de nous rendre chez notre adhérent Alain Jeannin, maître-artisan ébéniste à Ornans, qui nous accueille dans son atelier où il a aussi convié le représentant local de *L'Est Républicain*. Nous avons partagé là de superbes moments. Alain nous parle de son travail avec une grande passion, nous explique la tradition sociale de la région. Sont également présents des membres de l'Institut Courbet, qui nous présentent leurs acti-



Maison des Associations

Espace Marie Mercier

(Boulevard 1859 - Paris 13^{ème} - Cégep de la Capitale et de Paris 1871)

vités et souhaitent que nous travaillions en commun. Nous partageons le pot de l'amitié avant de gagner notre hôtel à Besançon ; puis départ pour la brasserie où se termine notre soirée. Quelques chansons ont alors un peu effacé notre fatigue.

Nous avons eu le plaisir de rencontrer nos ami(e)s de Besançon. Ils étaient présents aux visites, aux repas. C'est par ce partage concret que l'on ressent au plus profond ce que nous avons de commun, à Paris comme dans le Doubs. La décision a été prise d'aller plus loin encore en ce sens.

Le lendemain, nos amis Chantal Guet-Guillaume et Alain viennent nous chercher à l'hôtel pour nous faire déambuler dans Besançon, sur les traces des utopistes (Fourier, Proudhon). À 10 h 30, nous avons un rendez-vous à la maison de Victor Hugo avec *L'Est Républicain*, qui s'intéresse au but de notre voyage et à notre association. Ensuite, nous effectuons notre dernière visite dans cette maison devenue musée.

Nous allons reprendre le car pour nous rendre au restaurant pour un ultime et succulent repas. Les ami(e)s venus par leurs propres moyens nous quittent et nous nous installons dans le car. Repos, puis chansons pour passer le temps jusqu'à Paris, où nous arrivons à l'heure prévue.

Vivement l'an prochain !

■ **FRANÇOISE BAZIRE**



LES ULIS / LES FEMMES ET LA COMMUNE

L'Université du Temps Libre de l'Essonne (UTLE) nous a invités à tenir une conférence sur « Les femmes et la Commune de Paris » aux Ulis, pour commencer son cycle de conférences de rentrée. Plus de quatre-vingt personnes étaient présentes.

Françoise Bazire, secrétaire générale de notre association, a évoqué ce moment trop méconnu de l'histoire, au cours duquel les femmes ont montré leur engagement, leur volonté de voir s'installer un monde de justice.

Dès le 18 mars, elles protègent la Commune, œuvrant afin que les canons ne soient pas repris et faisant fraterniser les soldats versaillais avec les fédérés.

Si elles n'avaient pas le droit de vote, les femmes ont participé activement à la vie de La Commune. Le 11 avril 1871, elles ont créé l'Union des femmes pour la défense de Paris et les soins aux blessés. Elles prenaient la parole chaque jour dans les clubs, dans les réunions de quartiers pour que les femmes soient actives et aident la Commune à mettre en place des mesures sociales comme l'égalité des salaires entre institutrices et instituteurs, le versement d'une pension aux veuves des fédérés tués au combat (qu'elles soient mariées ou non) ainsi qu'aux enfants légitimes ou naturels, la création d'une école professionnelle de jeunes filles.

Les femmes ont défendu la Commune jusqu'au bout, elles étaient sur les barricades pour lutter contre les versaillais.

Après cette présentation des échanges eurent lieu ; plusieurs questions furent posées sur la Commune, sur son œuvre et sur les actions des femmes.

■ **FB ET PHILIPPE LECLERC**

UN CABARET POTTIER À VIERZON



En décembre 2015, pour le centenaire de la mort d'Edouard Vaillant, nous avons découvert, avec bonheur, la troupe « Une chanson pour ma mémoire », à Vierzon, à la Décale, salle de spectacle à dimension humaine, et chaleureuse.

La municipalité de Vierzon les a donc réinvités le samedi 1^{er} octobre, pour le bicentenaire de la naissance d'Eugène Pottier (4 octobre 1816).



Nicolas Sansu, député-maire a préfacé le programme offert gratuitement. Solange Mion et l'équipe culturelle ont fait confiance au savoir et à la compétence de Jean-Marc Ducoudray pour élaborer le scénario. Il a titré: « Quel est le fou ?

Le monde ou moi », titre d'une chanson de 1849. Il a imaginé la rencontre de Gustave Nadaud, à qui l'on doit la publication du premier volume des chansons de Pottier. On retrouve Elise Fleury, seule femme acceptée à « La Lice chansonnière », fondée en 1831.

Il restait aux quatre jeunes acteurs-conteurs-chanteurs-musiciens de planter le décor, un peu à la manière de l'époque, un peu agit-prop ou à la façon du groupe Octobre des années 30 : un bar, deux tables, des cageots.... Les instruments ne vont pas attendre. Accordéon, guitare, banjo sont vite pris en main, en main d'artiste. Pierre Dubois d'Enghien, en gilet, sera Nadaud. Kévin Mussard, en casquette, boitant et toussant comme Pottier, se sortira magnifiquement du rôle. Le spectacle démarre bien. La qualité de ces jeunes entre en sympathie avec la salle. Les fille, Sandra Piquemal et Camille Lamache, qui assurent aussi la mise en scène, sont toniques, complices. Ils jouent de l'amplitude de leur tessiture et nous ne sommes pas loin, parfois, du *song* brechtien. Oui, la musicalité du groupe est évidente, leur jeunesse est un atout majeur pour varier, relancer les rythmes. A celles de Pottier (1) et Nadaud (2), s'ajoutent les œuvres de Jules Jouy, Elisa Fleury, Louise de Chaumont, Béranger, Pierre Dupont, Jean-Baptiste Clément, bien sûr. *Le vin de Bagnolet* d'Aristide Bruant devient *Le petit*

vin de Vierzon. Et Vierzon d'applaudir ! La Décale chante ! Heureuse ! Sans oublier le local Maurice Mac Nab et *Le Grand métingue du Métropolitain*.

Amis, ne laissons pas ces jeunes au repos, ne laissons pas leur prestation sans suite. Invitez-les. Les communeux berrichons ont la chance de disposer de cette troupe, de Vincent Faucheu (rappelez-vous le 7 novembre 2015), de Michel Grange, guitariste qui chante la Commune.

➤ **MICHEL PINLAUT**

(1) Textes choisis : *Elle n'est pas morte*, *Biographie (Po-Po)*, *La propagande*, *En avant la classe ouvrière*, *L'Internationale* (incontournable), *Quel est le fou ?*, *La Commune a passé par là*.

(2) *Le roi boiteux*, *Les deux gendarmes*.

Sur le spectacle Eugène Pottier, sur la réunion des AACPB, sur la conférence à Évry, voir :

<https://vaillantitude.blogspot.fr/2016/10/eugene-pottier-vierzon.html>



TOURS

MUSÉE DU COMPAGNONNAGE

HOMMAGE À EUGÈNE POTTIER

Dans le cadre du Printemps des Poètes, sur le thème « Quand les poètes chantaient les métiers », le directeur du Musée nous a lu la chanson *Le Verrier*, extraite de *l'Almanach Eugène Pottier pour 1912**, publié par le citoyen Ernest Museux.

Merci à Laurent Bastard pour cette initiative.

➤ **PATRICK FONTENEAU**



* L'Almanach peut-être consulté et téléchargé sur Gallica (archives numériques de la Bibliothèque nationale) à l'adresse

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k56749170.pdf>

« Quand viendra-t-elle ? » est un poème écrit par Eugène Pottier en 1870. Il a été chanté notamment par Mouloudji, sur une musique de Max Rongier, sur le disque La Commune en chantant, produit pour le centenaire en 1971.



EUGÈNE POTTIER QUAND VIENDRA-T-ELLE ?

Au citoyen Mijoul, Paris 1870

*J'attends une belle,
Une belle enfant,
J'appelle, j'appelle,
J'en parle au passant.
Ah ! je l'attends, je l'attends !
L'attendrai-je encore longtemps ?*

*J'appelle, j'appelle,
J'en parle au passant.
Que suis-je sans elle ?
Un agonisant.
Ah ! je l'attends, je l'attends !
L'attendrai-je encore longtemps ?*

*Que suis-je sans elle ?
Un agonisant.
Je vais sans semelle,
Sans rien sous la dent...
Ah ! je l'attends, je l'attends !
L'attendrai-je encore longtemps ?*

*Je vais sans semelle,
Sans rien sous la dent,
Transi quand il gèle,
Sans gîte souvent.
Ah ! je l'attends, je l'attends !
L'attendrai-je encore longtemps ?*

*Transi quand il gèle,
Sans gîte souvent,
J'ai dans la cervelle
Des mots et du vent...
Ah ! je l'attends, je l'attends !
L'attendrai-je encore longtemps ?*

*J'ai dans la cervelle
Des mots et du vent.
Bétail, on m'attelle
Esclave, on me vend.
Ah ! je l'attends, je l'attends !
L'attendrai-je encore longtemps ?
Bétail, on m'attelle,
Esclave, on me vend.
La guerre est cruelle,
L'usurier pressant.
Ah ! je l'attends, je l'attends !
L'attendrai-je encore longtemps ?*

*La guerre est cruelle,
L'usurier pressant.
L'un suce ma moelle,
L'autre boit mon sang.
Ah ! je l'attends, je l'attends !
L'attendrai-je encore longtemps ?
L'un suce ma moelle,
L'autre boit mon sang
Ma misère est telle
Que j'en suis méchant.
Ah ! je l'attends, je l'attends !
L'attendrai-je encore longtemps ?*

*Ma misère est telle
Que j'en suis méchant.
Ah ! viens donc, la belle,
Guérir ton amant !
Ah ! je l'attends, je l'attends !
L'attendrai-je encore longtemps ?*

POTTIER À IRKOUTSK

Irkoutsk (Russie), juillet 2015

Réalisée en 1967, cette œuvre (mosaïque sur plaques de béton) est le texte des couplets 1, 2 et 6 et du refrain de *L'Internationale* d'Eugène Pottier, qui servirent d'hymne officiel à l'URSS jusqu'en 1944.

Elle occupe le mur d'un immeuble situé au fond d'une petite place, à l'angle de la rue Karl Marx et de la rue Proletarskaya. La personne assise devant permet d'avoir une idée de la taille de cette œuvre.





AUGUSTE LANÇON

UN ARTISTE
NON RECONNU
À SA JUSTE
VALEUR

Aujourd'hui, Auguste Lançon (1836-1885) est souvent plus connu par la rue du XIII^e arrondissement qui porte son nom que par son œuvre, qui est pourtant très originale et moderne. Il naquit à Saint-Claude dans le Haut-Jura, fils unique d'un père modeste menuisier. Il arrêta ses études après le collège pour gagner sa vie. Ouvrier lithographe à Lons-le-Saunier, il réussit facilement le concours à l'école des Beaux-Arts de Lyon en 1853, puis, en 1858, celui de Paris, tout en continuant à travailler dans l'imprimerie.

Mais, rebuté par l'enseignement académique et poussièreux de ses professeurs, il annonce à ses parents qu'il « ne fréquente plus les écoles », préférant le Louvre. En effet, il admire Millet, Delacroix, Corot, Courbet et, dans un autre domaine, les sculptures de Barye, qui va influencer sa spécialité d'artiste animalier. On peut voir ses gravures dans des revues comme *Le Temps*, *L'Illustration*, *Le Monde illustré*, *Le Journal pour tous*. Durant la guerre de 1870, engagé dans une ambulance de la presse, il envoie au jour le jour ses dessins sur les horreurs de la guerre aux journaux. Théophile Gautier lui rend hommage dans un article :

« Il ne s'agit pas ici de batailles officielles avec un état-major piaffant autour du vainqueur et quelques morts de bon goût faisant académie au premier plan, le tout se détachant sur un fond de fumée bleuâtre, pour éviter au peintre la peine de représenter les régiments. Ce sont de rapides croquis, dessinés d'après le vif sur un carnet de voyage, par un brave artiste, à la suite d'une ambulance. Pas un objet qui n'ait été vu, pas un trait qui ne soit sincère; aucun arrangement, nulle composition. C'est la vérité dans son horreur imprévue, dans sa sinistre bizarrerie. De telles choses ne s'inventent pas. L'imagination la plus noire n'irait pas jusque là. L'artiste à qui l'on doit ces dessins, M. Lançon, est un naïf. Il fait bonhomme, comme on dit dans les ateliers, c'est-à-dire qu'il ne recherche ni le style ni la tournure ni le chic à la mode. Il rend ce qu'il voit, rien que ce qu'il voit, et,

comme un témoin, il raconte les faits en termes brefs et précis. On peut se fier à lui. Il y a dans ces esquisses sommaires une qualité remarquable : le sujet y est toujours attaqué par la ligne caractéristique. Les détails peuvent manquer ou n'être indiqués que par un trait hâtif, mais l'important y est et l'impression en résulte profonde et certaine. »

Durant le siège de Paris, Lançon est sergent de la Garde nationale et, au moment de la Commune, manifeste un engagement communard, participant activement à la Fédération des artistes. Après l'écrasement de la Commune, il est arrêté et va être détenu six mois à Satory et à l'Orangerie de Versailles, en compagnie de Courbet, avant de comparaître devant les tribunaux militaires. Durant son emprisonnement, il continue de « croquer » ce qu'il voit, représentant les conditions de vie des communards. Il sera finalement relâché et pourra reprendre ses dessins dans la presse dès la fin de l'année 1871. Après un premier tableau refusé au Salon de 1873 pour sa noirceur, il est finalement médaillé, et ses eaux-fortes aux Salons de 1874 et 1875 consacrent sa réputation. Il décrit dans ses gravures la vie quotidienne des ouvriers, la misère du peuple dans une série « *Les Bas-fonds parisiens* », sensible comme toujours aux plus humbles ; il s'intéresse aussi aux vues du Vieux Paris (plusieurs gravures de la Bièvre dans *L'Illustration* de novembre 1876). Il va également illustrer d'admirables estampes le livre de

Ci-contre : Le marchand de volailles au Palais-Royal, sous le régime de la Commune.

Page suivante : Les prisonniers fédérés à Versailles dans l'Orangerie.

Page 31 : Les prisonniers fédérés à Versailles dans les caves des grandes écuries.



son ami Jules Vallès, *La rue à Londres* (Librairie Charpentier, 1883), dans lesquelles on retrouve l'ambiance d'un de ses écrivains préférés, Charles Dickens. Pendant toute la guerre des Balkans, en 1877, il suit l'armée russe en qualité de correspondant de *L'Illustration*. On pourrait évoquer d'autres aspects de sa production : il illustra de nombreux albums édités notamment par Hachette et Hetzel ; il réalisa une maquette qui servit pour le Lion de Belfort de Bartholdi.

Il mourut précocement à l'âge de 48 ans, le 13 avril 1885, laissant néanmoins une énorme production artistique. L'homme ressemblait à son art. L'archiviste du Jura, Bernard Prost, qui l'a connu intimement, en dresse ce portrait : « *L'homme privé avait la rudesse d'allure et la fière sauvagerie des montagnards. Mais sous des dehors qu'il prenait plaisir à outrer, tous ceux qui l'ont connu ont pu apprécier la fine bonhomie de son esprit et la loyauté de son caractère. Jaloux de son indépendance, il ne*

voulut jamais rien devoir à personne. Dédaigneux de la réclame, il a vécu isolé, loin des indiscrets dans son atelier de la rue Vandamme, fuyant également les coteries chères aux turbulentes médiocrités et les salons où se dispense, à défaut du talent l'illusion éphémère de la renommée. » (*)

Tout cela explique sans doute que cet artiste, aujourd'hui encore, n'a pas la reconnaissance que ses œuvres si fortes et puissantes mériteraient.

On peut voir de lui de nombreuses peintures au musée des Beaux-Arts de Dole et au musée de Vendôme, et beaucoup de gravures au musée municipal de Nuits-Saint-Georges et au musée du domaine de Sceaux. Son atelier d'artiste, parfaitement conservé, existe toujours dans sa maison natale à Saint-Claude.

■ PAUL LIBSKY

* B. Prost, *Auguste Lançon aquafortiste, peintre et sculpteur*, Paris, 1887.

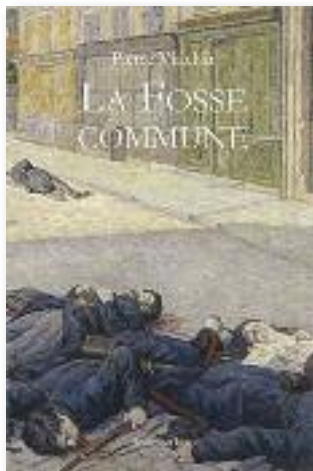


PIERRE VINCLAIR LA FOSSE COMMUNE

Déjà auteur d'un long poème évoquant la Commune, publié dans son recueil *Les Gestes impossibles* chez Flammarion en 2013, Pierre Vinclair, professeur de philosophie, romancier, poète et essayiste, nous livre ici un roman entièrement consacré aux événements parisiens du 18 mars au 28 mai 1871, qu'il met habilement en relation avec la vague d'attentats anarchistes de décembre 1893 (Auguste Vaillant à l'Assemblée nationale) à février 1894 (Emile Henry au café Terminus près de Saint-Lazare).

Nous suivons les pérégrinations de ses deux (anti)héros de fiction, mobilisés dans l'armée de Thiers pour récupérer les canons de Montmartre et ralliés aux insurgés. L'un, Achille Desotin, patriote, s'enfuit en Belgique début avril 1871, soutient Boulanger après l'amnistie dans les années 1880, aspire à une carrière littéraire dans l'avant-garde et devient un nationaliste antisémite, succombant à l'attentat de février 1894. L'autre, Zacharie Lécréand, après avoir tenté sans succès de fuir Paris après l'échec sanglant de la sortie vers Versailles des 3 et 4 avril 1871, est capturé pendant la Semaine sanglante, déporté en Nouvelle-Calédonie et défend l'héritage des Communards à son retour en France, rendant hommage à ses camarades tombés au Père-Lachaise.

Avec son écriture ciselée et puissamment évocatrice, Pierre Vinclair mène une réflexion foisonnante sur les itinéraires individuels



dans l'histoire et interroge de façon stimulante les notions de liberté et d'égalité, de justice et d'injustice, de patrie et de nation, de révolution et d'utopie, de paix et de violence, de mémoire des vainqueurs et des vaincus. Un petit roman par la taille mais un grand livre par le contenu.

■ HERVÉ LEMESLE

Pierre Vinclair, *La Fosse commune*, 2016, Le corridor bleu, 199 pages, 16 €.

BRUNO BACHMANN
COMME UN, COMMUNE,
OU LES TRIBULATIONS DE MADELEINE
ET THÉO FISCHER, DU PARIS LIBRE
DE 1871 À RIO DE JANEIRO
ROMAN

Un livre dense, difficile à lire d'une traite, tant les informations précises sur ce moment de l'histoire qu'est la Commune abondent. Cet ouvrage au titre long, mais ô combien explicite, est un vrai roman d'aventure, de cape et d'épée. Un style très descriptif qui nous donne à voir ce que nous lisons.

Un roman sur un manuscrit retrouvé, censé être du communard Théo Fischer, écrit pour, dit-il, « *ne pas sombrer dans la folie* » durant sa déportation en Nouvelle-Calédonie. Quelques épisodes intriguent cependant par leur manque de précisions, comme par exemple le récit de son évasion de Nouvelle-Calédonie. On effleure juste le sujet, or l'on sait les difficultés immenses pour réaliser cet exploit et combien peu de communards y sont parvenus !

Il est vrai qu'il s'agit d'un roman, ce qui permet des écarts vis-à-vis de l'histoire.

Le héros parle de sa femme avec un amour infini, la décrit comme une héroïne qui n'a peur de rien et qui le pousse au combat. C'est en fait le récit d'une tranche de vie, longue, tellement intense. Un homme courageux, engagé, comme fut la vie de

bien des couples de communards durant les 72 jours de la Commune. On renâcle un peu sur les longues descriptions des combats de rue, mais on y retrouve ce boxeur communard que fut Charlemont. Ce pouvait être le grand frère apprenant la technique d'une défense indispensable



pour affronter la mort au combat. Un mode d'emploi pour survivre en quelque sorte. Une devise défendue par Théo Fischer, peu recommandable, mais tristement humaine : « *Tuer pour ne pas être tué !* »

On y rencontre aussi une multitude de personnages, comme Francisco

Salvatore Daniel, ce merveilleux musicien communard, découvreur de la musique berbère, ou encore Louis Xavier de Ricard qui fut adjoint au Jardin des plantes... et tant d'autres. Des personnages, dont le nom serait tombé dans l'oubli sans des ouvrages comme celui-ci, et la persévérance d'adhérents de notre association, comme à Fontenay-sous-Bois, où une rue porte maintenant ce nom.

Il nous faudra tant et tant de temps pour les faire reconnaître tous ! Cet ouvrage nous en révèle vraiment beaucoup avec bien des précisions passionnantes. Difficulté de l'œuvre sous forme de roman, il mêle la réalité à la fiction et il faut chaque fois s'arrêter, s'étonner lorsque l'on découvre un personnage jusque-là inconnu : « Est-ce vraiment un communard ? », se demande-t-on. Après avoir constaté que l'auteur a raison ou non, on reprend la lecture. Ce livre riche par lui-même d'épisodes multiples est, en plus, augmenté de notes précises, précieuses et nombreuses au bas de chaque chapitre. Après un long temps passé à se plonger dans cet ouvrage de 500 pages, il faut relire les notes avec l'envie d'y revenir souvent, d'en copier beaucoup car elles enrichissent nos connaissances. Un ouvrage riche de références.

CLAUDE REY

ANDRÉ LÉO JOURNALISTE COMMUNARDE

Les *Cahiers d'histoire*, revue d'histoire critique, éditée en partenariat avec Espaces Marx et la Fondation Gabriel Péri, sous la direction d'Anne Jollet, consacre dans son dernier numéro un important article à Léodile Champseix, dite André Léo. Les auteurs font ressortir l'originalité de sa pratique journalistique, étroitement articulée aux événements, qui dépasse dans l'urgence le simple journalisme de reportage.

Notre ami Alain Dalotel, dans sa biographie de référence, *André Léo, la Junon de la Commune*, avait déjà fait ressortir l'importance de son engagement dès son retour à Paris, début avril 1871, après un séjour de repos dans sa Vienne natale. Notre parcours communard d'octobre avait fait une halte dans le quartier de la presse et Éric le Bouteiller avait localisé plusieurs journaux dont *La Commune*, réputé proudhonien, et *Le Cri du peuple* de Vallès, parmi les quatre-vingt-dix, pour la plupart éphémères, créés pendant la Commune.

André Léo écrit régulièrement dans les deux premiers mais surtout dans *La Sociale*, quotidien politique du soir à un sou où elle signe quinze textes en première page à partir de la mi-avril et jusqu'au 16 mai, date de l'avant-dernier numéro. Le journal transcrit surtout les débats de la Commune et les nouvelles militaires et elle envoie ses articles par la poste sans participer à d'éventuelles réunions. Son écriture est élégante, rien à voir avec l'écriture



vociférante du populaire *Père Duchêne*, qui fournissait cependant l'essentiel des subventions. Ses articles sont des analyses de la situation, virulentes avec les Versaillais, comme dans « Les neutres », ou prémonitoires comme dans « La France avec nous » paru les 9 et 10 avril dans *La Commune* où elle déplore l'isolement de Paris. Elle tente le rapprochement avec la province et les paysans dans « L'appel aux travailleurs des campagnes » (*La Sociale* du 3 mai). Elle déplore la mise à l'écart des femmes dans les décisions politiques ou leur insuffisante intégration, et propose leur offre de services dans « Appel aux citoyennes » (Le

Cri du peuple, 2 mai) ou « Aventures de neuf ambulancières à la recherche d'un poste de dévouement » (*La Sociale*, 6 mai). Elle y pointe la différence d'attitude des officiers, méprisants à l'égard des femmes, sauf Rossel, et des gardes nationaux, fraternels et qui les acclament. Elle s'adresse à Dombrowski dans « La révolution sans la femme » (*La Sociale*, 8 mai). Consciente que la victoire militaire est peu probable, elle mène parallèlement la bataille de l'avenir, érigeant les communards en martyrs de « la grande, la vraie, la seule révolution sérieuse de ce siècle » (« Appel aux consciences »,

La Commune, 22 avril 71). Comme bien d'autres, elle paiera son engagement de l'exil en Suisse et de longues années de silence obligé, avant quelques articles plus théoriques que journalistiques dans *Le Socialisme progressif* ou *L'Aurore*, qui deviendra le grand quotidien dreyfusard.

✦ **EUGÉNIE DUBREUIL**

Charlotte Cosset et Gilles Malandain, *André Léo journaliste. Engagement et témoignage (1866-1871)*, Cahiers d'histoire, Revue d'histoire critique, n°132, juillet-septembre 2016, 17€ (6 avenue Mathurin Moreau 75167 Paris Cedex 19)

Tel. 0142174527

On peut également lire et télécharger librement l'article à l'adresse : chrhc.revues.org/5402#tocto1n2



LOUISE MICHEL LA COMMUNE

Ce livre reprend des textes déjà publiés de Louise Michel et entièrement revus. Les modifications apportées ne concernent que les coquilles typographiques, la ponctuation, la correction de quelques dates, et une mise en forme spécifique.

Pour Claude Rétat et Éric Fournier, dans la présentation de l'ouvrage, Louise Michel est une communarde idéaliste révolutionnaire, éprouvant des difficultés à parler d'elle-même. Il s'agit là d'un livre d'histoire et de combat, nous faisant revivre les jours tragiques que connut la



Commune. De nombreux témoignages, citations et déclarations permettent une approche plus précise d'évènements s'étant déroulés

sur plus de dix ans, dont son attitude lors de son procès.

Ce livre est extrêmement détaillé, partant de la déchéance de Napoléon III en septembre 1870 jusqu'au retour de Louise Michel de Nouvelle-Calédonie. On y trouve également le récit d'une communarde qui raconte sa rencontre avec Louise Michel.

C'est un ouvrage intéressant et complet. Il est utile d'ajouter cette phrase : « Nous ne valons pas mieux que les hommes, mais le pouvoir ne nous a pas encore corrompus ».

✦ **ANNETTE HUET**

Nouvelle édition établie et présentée par Éric Fournier et Claude Rétat, Éditions La Découverte, 2015.

La Commune



DANS CE NUMÉRO

Éditorial	· 02
Yves Lenoir, notre ami	· 03
Histoire	
Les deux camps de la presqu'île Ducos	· 05
La Commune d'Oakland, Californie 2011	· 09
Vaillant en Garibaldi	· 12
Notre association	
Fête de la commune 2016	· 14
À la Fête de l'Humanité 2016	· 15
Aux Rendez-vous de l'Histoire à Blois	· 16
Un bel hommage à Pottier	· 17
Comité Auvergne : Groupons-nous et demain	· 19
La Commune s'affiche à l'Hôtel de Ville de Paris	· 20
Marie Mercier honorée à Issoudun	· 22
Sur les traces de Courbet	· 23
Actualité	
Les Ulis/ Conférence Les femmes et la Commune	· 24
Un cabaret Pottier à Vierzon	· 25
Tours/ Hommage à Pottier	· 26
Culture	
Eugène Pottier : quand viendra-t-elle ?	· 27
Pottier à Irkoutsk	· 27
Auguste Lançon, un artiste méconnu	· 28
Lectures	
Pierre Vinclair : <i>La fosse Commune</i>	· 32
Bruno Bachmann : <i>Comme un, Commune...</i>	· 33
André Léo, journaliste communarde	· 34
Louise Michel, <i>La Commune</i>	· 35

Directeur de la publication : Claude Willard

Ont participé à ce numéro : Jean Annequin, Françoise Bazire, Aline Bretagnolle, Gilles Candar, Eugénie Dubreuil, Patrick Fonteneau, Annette Huet, Ann Laderman, Eric Lafon, Yannick Lageat, Philippe Leclerc, Hervé Lemesle, Annie Lustac, Paul Lidsky, Michel Pinglaut, Michel Puzelat, Joël Ragonneau, Claudine Rey, Jean-Louis Robert, Jean-Paul Theurier

Coordination : Michèle Camus et Michel Puzelat · **Graphisme et iconographie** : Alain Frappier

Impression : Imprimerie Maugein · **ISSN** : 1142 4524

Le prochain bulletin (68) paraîtra en février 2017. Faire parvenir vos articles avant le 31 décembre 2016



LES AMIES ET AMIS DE LA

Commune de Paris 1871

46 RUE DES CINQ-DIAMANTS 75013 PARIS · TEL : 01 45 81 60 54 · FAX : 01 45 81 47 91

courriel : amis@commune1871.org | site internet : commune1871.org

Ouvert du lundi au vendredi de 14 h à 17 h · Bibliothèque ouverte aux adhérents le mercredi de 14h à 17 h (sur rendez-vous)